

jours : il y passait toute l'après-midi assis sur un banc au milieu des enfants, et leur faisait l'instruction religieuse à sa manière ordinaire. Jusque dans ses dernières années, il ne perdit rien de sa naïve affabilité ; la vivacité de son esprit n'avait pas non plus diminué, et le jour où il visitait les enfants était toujours pour eux un véritable jour de fête. Une joyeuse acclamation accueillait aussitôt son arrivée : "Monsieur Overberg !" tel était le cri qui sortait à la fois de toutes les bouches. Quand il fut devenu doyen d'Überwasser, les institutrices disaient à leurs élèves qu'il ne fallait plus l'appeler "Monsieur Overberg" mais, "Monsieur le vénérable doyen (1)." Ceci gêna la familiarité des enfants. Une petite fille, entr'autres, qui auparavant s'approchait le plus près de lui, s'éloigna avec une espèce de frayeur à la sortie de l'école ; Overberg s'en aperçut, et lui dit : "Est-ce que tu ne me reconnais pas ?—Oh ! oui, Monsieur Overberg, je vous reconnais bien," s'écrie l'enfant ; et la joie revint tout-à-coup sur son visage. Depuis ce moment les enfants l'appelèrent de nouveau : "Monsieur Overberg."

Ce guide fidèle et plein d'amour, cet ange de l'enfance n'était pas moins dévoué aux personnes d'un âge mûr et aux vieillards. Comme confesseur au couvent de Lorraine, il ne se bornait pas à diriger avec le zèle le plus dévoué les âmes spécialement confiées à ses soins ; beaucoup d'autres, qui voulaient avoir un maître sûr dans les voies du salut, recouraient à ses conseils. Overberg disait souvent aux jeunes aspirants à l'état ecclésiastique : "Personne ne peut en conduire un autre dans le chemin de la perfection, s'il n'a lui-même parcouru ce chemin ; personne ne peut enseigner à prier et à combattre, s'il n'a lui-même prié et combattu." Le généreux prêtre se consacra tout entier à la difficile tâche de père et de directeur spirituel : il confessait avec une sollicitude et une patience infatigables des gens de toutes conditions. La vénération universelle que lui avait attirée la pureté enfantine de sa conduite et les fruits bénis de ses travaux, la supériorité que lui donnait sa profonde connaissance du cœur humain et son expérience dans les voies de Dieu, inspiraient à ceux qui s'étaient mis sous sa direction une si grande confiance, qu'ils lui obéissaient en tout avec une scrupuleuse fidélité. Mais aussi il était à leur égard, dans la plus haute acception du mot, un père plein de tendresse. Il veillait, priait et s'inquiétait pour eux comme pour ses enfants ; il employait tous ses soins à les conduire dans la voie droite, se rappelant toujours qu'il répondait de leurs âmes. Tant que l'on marchait bien, il était sobre d'exhortations, de sorte que plusieurs pensaient alors qu'il ne s'occupait plus d'eux aussi sérieusement. "Soyez tranquilles, disait-il à ceux qui lui exprimaient leurs craintes à ce sujet, lorsque le temps viendra d'exhorter et d'avertir, je m'en apercevrai ;" et, en effet, dès que le zèle commençait à se ralentir ou à prendre une fausse direction, il le remarquait, et ne cessait pas les exhortations et les avertissements jusqu'à ce que tout fût rentré dans l'ordre. Il connaissait les dangers, les détours, les illusions de l'amour-propre ; et les premiers symptômes de la tiédeur ne lui échappaient pas.

L'enfant et l'homme fait, le pauvre et le riche lui étaient également précieux ; il ne regardait que l'âme immortelle rachetée par le sang du Sauveur. Des savants et des hommes haut placés, qui avaient part à son amitié, ne pouvaient se défendre d'un certain dépit, lorsqu'après être longtemps restés dans son antichambre, et l'avoir entendu parler avec quelqu'un, ils voyaient sortir de chez lui une vieille paysanne ou un mendiant mal famé avec lesquels il avait eu cette longue conversation. Il voulait être tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ, et il attachait autant de prix à la confiance d'un pauvre enfant dont il était le confesseur, qu'à celle du plus grand personnage.

Il suffisait d'un regard ou de quelques mots d'Overberg pour faire naître cette confiance. Ainsi un jour, par une après-midi froide et pluvieuse, il se sentit en plein air. Arrivé hors de la porte de la ville, il voit un homme marchant d'un pas inégal,

puis s'arrêtant, et recommençant à marcher après avoir jeté autour de lui des regards inquiets. Overberg se hâte pour le rejoindre, l'atteint, le salue affectueusement et se met à causer avec lui. D'abord l'inconnu l'accueille mal ; mais bientôt, s'étant laissé toucher, il ouvre son cœur, il avoue que depuis sa jeunesse de lourdes fautes pèsent sur sa conscience, que désormais la mesure de son désespoir est pleine et qu'il veut mettre fin à ses jours.—"En serez-vous mieux après ?" lui demanda Overberg. L'autre hésite ; Overberg lui parle avec une bonté de plus en plus persuasive, l'emmène dans sa chambre, entend sa confession, et dès l'instant même ce malheureux commence à devenir un autre homme.

Ce n'était pas seulement de la ville, mais d'une distance de dix et quinze lieues, que des personnes tourmentées par des inquiétudes de conscience venaient auprès de lui chercher la lumière et la force pour l'importante affaire de leur salut. Le samedi il passait ordinairement trois heures au confessionnal, autant le dimanche matin, et davantage encore les jours de grandes fêtes. Souvent il était ainsi retenu depuis le matin jusqu'à midi, sans parler des fréquentes interruptions apportées à ses travaux par ceux qui, pendant le reste de la semaine, venaient le consulter. Jamais il n'avait l'air d'être contrarié ou gêné par aucune visite ; il écoutait chacun avec une aimable bienveillance, et parlait à tous affectueusement, même au pécheurs les plus endurcis. Une fois seulement, c'est lui-même qui le raconte, il s'indigna de l'opiniâtre obstination d'un homme, au point de lui dire des paroles fort dures : mais ce que la douceur n'avait pas pu obtenir, l'emportement du zèle l'obtint cette fois. Le coupable ébranlé déclara qu'il voulait obéir désormais à la voix de sa conscience. Alors Overberg, reprenant sa mansuétude habituelle, fortifia par de douces paroles cette bonne résolution.

Notre cher professeur ne faisait presque aucune visite ; toutefois, lorsque ceux qui s'étaient confiés à sa direction spirituelle étaient malades, il les allait voir assidûment. Ce fut un devoir qu'il s'imposa et qu'il remplit chaque jour jusque dans les dernières années de sa vie, alors qu'il était chargé de tant et de si graves occupations. S'il rencontrait des étrangers chez ses malades, il savait néanmoins tourner bientôt la conversation sur des matières relatives au salut, rattachant d'une manière inimitable les choses surnaturelles aux choses terrestres. Souvent aussi les personnes qu'il dirigeait allaient le consulter au sujet de leurs affaires temporelles, comme font des enfants avec leur père. Il ne se déroba pas non plus sur ce point à leur confiance, et bien qu'on lui ait reproché quelquefois d'avoir une trop bonne et trop douce opinion des hommes, cependant il prouvait, au besoin, qu'il savait démêler les intentions avec autant de justesse que de sagacité, et qu'il estimait en général les gens à leur juste valeur. Mais ce n'était jamais qu'à la dernière extrémité qu'il portait un jugement défavorable. S'il semblait quelquefois qu'on ne dût pas s'en rapporter à lui avec une complète sécurité lorsqu'il louait quelqu'un, on pouvait, en revanche, se fier d'autant plus sûrement au blâme qu'il croyait devoir prononcer. Au reste, il n'était pas étonnant que l'on obtint presque toujours d'heureux résultats en suivant les conseils d'Overberg : l'avis qu'il donnait ne venait pas de lui seul. On lit dans son journal, à la date du 17 mars 1794 : "Quelquefois, dans des affaires importantes, j'ai donné des conseils sans avoir bien imploré auparavant la lumière divine. Je reconnais aujourd'hui que cette manière d'agir est extrêmement périlleuse. C'est pourquoi je te prie, Seigneur, de me diriger encore sur ce point, afin que je ne m'expose plus désormais à un tel danger. Fais qu'à mes propres yeux et aux yeux d'autrui, je ne sois que ton organe, lorsque tu me mettras dans l'occasion de conseiller, ou que je croirai utile de donner mon avis." Ceux qui allaient le consulter ont souvent remarqué qu'avant de répondre il demeurait quelques instants recueilli en lui-même pour prier : la prière était la source d'où venait l'infaillibilité de ses conseils.

Parmi tant de personnes, qui trouvèrent dans ce digne prêtre un père et un guide spirituel, nous citerons au premier rang la princesse Amélie de Gallitzin, fidèle servante du Seigneur, dont

(1) Il est impossible de rendre littéralement dans notre langue le mot *Hochwürden*.